

Dernier regard

Jean Jacques Mbassa A Biram

Dernier regard

Préface de Bertrand V. Sanam

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Roméo et Juliette se disputent, Édilivre, 2017

A L'Ombre de nos désir, Édilivre, 2020

Illustration de couverture :
Bertrand V.Sanam

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13733-9

A la mémoire de jean Marie

Les riches voyagent pour vivre et les
pauvres, pour survivre

Préface

Dans les méandres du temps, il existe des histoires qui transcendent les frontières et les époques, capturant la quintessence des émotions humaines. Tel est le cas de DERNIER REGARD, dont les pages renferment les tourments d'une mère abandonnée et les péripéties d'un narrateur en quête d'un avenir meilleur.

Nous nous plongeons dès le départ dans la vie du narrateur, dont l'adolescence fut marquée par une décision des plus déchirantes : quitter sa mère et sa famille pour immigrer vers des horizons lointains et prometteurs. Mais avant de franchir la frontière, un dernier regard, une étreinte empreinte d'inquiétude et d'espoir, se gravent dans son cœur. Un sentiment qu'il ne peut oublier, car il réalise des années plus tard que c'était là la dernière fois qu'il avait vu sa mère.

Alors qu'il avance dans un paysage aussi austère que ses perspectives durement limitées, le jeune héros est obsédé par le regard plein d'espoir et d'inquiétude de sa mère restée au pays. Ce souvenir, qui l'accompagne tout au long de son parcours, devient son point d'ancrage, sa source de résistance face aux difficultés de l'immigration.

Bertrand V. Sanam

Je ne savais pas que c'était la dernière fois que je voyais ma mère. À travers les vitres du taxi qui nous emmenait à la gare de Yaoundé, sous une pluie torrentielle du mois de septembre, entre deux balayages de l'essuie-glace, je voyais son joli visage s'éloigner de plus en plus. Ses yeux reflétaient à la fois l'inquiétude et l'espoir. Son regard nous accompagnait jusqu'à ce que nous ne puissions plus la voir. C'est ce dernier regard qui restera à jamais gravé dans mon cœur. Adolescent insouciant, profitant pour la première fois du chemin de l'émigration, je ne pouvais pas imaginer un seul instant que ma mère décéderait quelques années plus tard sans que nous ayons la chance de nous revoir. Mon frère Bernard, notre oncle Jérôme et moi prenions la route pour un voyage incertain.

Tout commença un dimanche matin du mois d'août, lorsque notre père revint. Parti vingt ans plus tôt à la recherche d'une vie meilleure. Son arrivée fut pour nous d'un énorme soulagement et nous donna l'espoir d'une imminente vie plus facile. Ces deux dernières décennies avaient été particulièrement difficiles pour notre mère. Pendant les années où notre père avait été absent, la pauvre femme avait traîné le diable par la queue pour notre survie.

Voir leur fils emprunter la voie de l'immigration est souvent un espoir pour la famille. Toute la pauvreté que les parents s'imposent pour faire face aux frais de voyage est sans importance. Peu importe la douleur causée par la distance et la peur de ne jamais arriver à destination, Quelles que soient les épreuves qu'il doit traverser pour assurer sa propre survie, aux yeux de ceux qui

restent, celui qui part devient le messie, le fils prodigue, le résolveur de tous les problèmes familiaux.

Qu'en est-il de l'épouse, cette femme à qui l'on a fait des enfants et qu'un jour, on abandonne ? Que dire des enfants innocents qui grandiront privés d'une présence paternelle ? En général, la femme n'a pas son mot à dire. Soutenu par sa famille, le mari décide de partir et il s'en va, un point c'est tout. Alors que c'est elle la première victime, car les enfants sont à sa charge et c'est à elle de s'en occuper. Mais, d'elle, personne ne s'en préoccupe. Elle devient alors le souffre-douleur de la belle-famille, la personne à tout faire, la femme corvéable à merci. Non seulement, elle n'a plus droit à aucune vie sociale, mais aussi, son rôle se limite désormais à celui de servante. Ainsi, il suffit parfois que le fils qui est parti ne daigne plus donner de ses nouvelles ou soit dans l'incapacité d'envoyer de l'argent à la famille pour que l'épouse restée, soit traitée de sorcière et de tous les noms d'oiseaux. L'épouse de l'immigré est souvent accusée de tous les maux d'Israël. Celle qui détourne les biens envoyés par leur fils au profit de sa propre famille à elle. Ou encore celle-là qui empêche le fils parti de donner des nouvelles à la famille. Ces femmes sont abandonnées à elles-mêmes. Pour une partie d'entre elles, les plus chanceuses, le calvaire ne se termine qu'avec le retour du mari plusieurs années plus tard. La vie recommence alors comme si de rien n'était. Pour certaines, elles attendent inlassablement le retour hypothétique et de plus en plus incertain de l'époux parti vers un eldorado alambiqué et imaginaire. Ce dernier, n'ayant pas pu trouver le filon qui lui aurait permis de faire son ascension sociale, ne compte pas revenir d'aussitôt au pays. De peur d'être l'objet des moqueries et en même temps d'embarrasser de sa famille.

Il arrive souvent que, le mari revienne après avoir fait fortune. Il s'arrogé alors le droit de profiter de la vie après tant d'années de dur labeur et de multiples humiliations à l'étranger. Quoi de plus naturelle que de commencer par se trouver une nouvelle épouse, question de se ressourcer pour mieux profiter des fruits de l'immigration. Redoublant d'égoïsme, ces hommes se soucient peu

de celles qu'ils avaient abandonnées plusieurs années plus tôt. Celles-là dont la vie, hypothéquée par une ribambelle d'enfants, n'ont pas eu d'autres choix que d'attendre le retour incertain de ce mari, de ce père. Ceci, en ayant sacrifié leurs propres jeunesses et en tirant un trait sur leurs projets et leurs aspirations.

Ces femmes, une fois que le mari a jeté son dévolu sur une autre femme, le plus souvent plus jeune qu'elles, n'ont plus que leurs vieux pagnes jaunis par la fumée de leur cuisine, pour se cacher la face et pleurer. Leurs visages vieillissent, leurs mains usées par tant d'années de servitude et d'attente. Elles n'ont pas d'autres choix que de se réfugier là-bas, au fond de leur cuisine, au milieu de leurs casseroles, où elles ont été reléguées pour ne pas faire de l'ombre à la nouvelle venue.

Tel un soldat rentrant de guerre, notre père fut accueilli en héros par toute la famille. Son arrivée fût interprétée comme un signe du ciel. C'était bien la preuve que le destin ne nous avait pas oublié. Le messie était de retour. Il allait sécher toutes les larmes de toutes nos souffrances. Dans mon esprit euphorique de retrouver la main paternelle, je ne m'imaginai pas un seul instant que l'arrivée de ce père que je connaissais à peine, parce que, parti en aventure depuis ma plus tendre enfance, allait être pour nous le début d'une expatriation sans fin.

Les jours qui survirent son retour furent ponctués de réjouissance et de faste. La maison familiale ne désemplissait plus. Les soirées se transformaient en festivités qui ne s'arrêtaient qu'à l'aube. Bières, liqueurs et sucreries coulaient à flots. Les va-et-vient incessants des membres de la famille se faisaient au rythme d'un véritable ballet diplomatique. Tous venaient apporter leurs distinguées salutations à ce brave parent revenu de loin. La maison familiale fut transformée en grande cours, où chacun venait expliquer ses multiples problèmes au nouveau prince.

Tel un émir, notre père fut très prodigue. Si bien que lorsque la décision fut prise, à savoir qu'il allait nous ramener avec lui, il n'y eut plus d'argent pour assurer les frais de notre voyage par avion. C'est ainsi que l'on décida que notre père retournera en avion, tandis que nous, mon frère Bernard et moi, irons par la route en compagnie de notre oncle Jérôme, qui avait déjà effectué le même trajet une quinzaine d'années plus tôt.